

XVI

Cependant le comte d'Erbray et le colonel d'Availles n'avaient pas perdu le temps qui s'était écoulé depuis leur séparation jusqu'aux scènes que nous venons de décrire.

Le colonel avait assisté M. Ardouin, le bailli de Pierric, dans son enquête, bien qu'il fût persuadé d'avance qu'elle ne devait aboutir à aucun résultat, et sa prévision s'étant trouvée juste malgré la sagacité déployée par le bailli, il avait mis à profit les loisirs que lui laissait cette tâche ingrate pour prendre quelques mesures dont l'urgence lui parut nécessaire.

Il plaça des hommes sûrs en observation aux alentours de Trévencuc, et d'Erbray, pensant que Pharold y viendrait peut-être rôder, afin de reconnaître par ses propres yeux ce qui se passait dans le camp ennemi. Persuadé d'ailleurs qu'il ne s'éloignerait pas du pays tant que la bande y demeurerait, il fit en outre partir quelques cavaliers, en leur recommandant de battre la campagne, et, s'ils rencontraient Pharold, de chercher moins à l'arrêter, ce qui n'était guère possible à un homme isolé, qu'à surveiller ses mouvements.

A six heures le comte d'Erbray arriva à Trévencuc avec le prévôt de Derval, et il y trouva le colonel et M. Ardouin, qui venaient de rentrer.

On tint immédiatement conseil. Le comte était tellement irrité de l'audace du bohémien, dont il ne crut pas devoir passer la rencontre, et ce qu'il appelait les menaces, sous silence, qu'il voulait sur-le-champ faire arrêter la tribu toute entière.

Mais le colonel lui fit comprendre, non sans quelque difficulté, que ce serait aller directement contre le but qu'on poursuivait, Pharold sachant parfaitement qu'on ne pouvait retener toujours les bohémiens, et n'ayant pas de meilleurs moyens, pour mettre un terme à ces mesures de rigueur, que de disparaître du pays. On était sûr, au contraire, disait-il, en laissant la tribu libre en apparence, mais enfermée en réalité dans le réseau invisible et constant d'une surveillance étroite, de saisir le coupable au moment plus ou moins prochain, mais inévitable où il essaierait de se remettre en communication avec les siens.

Son avis l'emporta après une assez longue discussion, et il fut décidé que la tribu, tant qu'elle ne manifesterait pas d'intention de départ, ne serait aucunement inquiétée.

Mais on doubla le nombre des hommes qui l'épiaient secrètement, et il leur fut fait les recommandations les plus expresses de ne pas perdre de vue les bohémiens un seul instant. Un second cordon de sentinelles fut en outre placé à toutes les issues des bois de Montbrun, avec ordre d'y épier l'arrivée de Pharold, et surtout la sortie de la tribu, afin qu'on en fût immédiatement informé.

Enfin des cavaliers furent chargés de battre constamment la campagne environnante, et par suite d'en rendre le séjour presque impossible à l'assassin, ce qui devait hâter l'instant où, se réfugiant dans les bois, il chercherait à regagner son camp.

Il était presque dix heures du soir lorsque tous les ordres nécessaires à l'exécution de ces mesures furent délivrés et remplis, et d'Availles, vivement appuyé en cela par Mme de Trévencuc, insista pour que le comte d'Erbray, brisé par tant de fatigues et d'émotions, allât prendre quelques heures de repos.

Il lui promettait de l'éveiller dès que les nouvelles attendues de Montbrun seraient arrivées.

Mais le comte s'y refusa, et il voulut même, bien qu'on essaya de l'en détourner, s'assurer de ses propres yeux de l'état de Marguerite.

Par une étrange bizarrerie qu'il eût eu peine lui-même à s'expliquer, malgré les terribles événements de la nuit précédente, il n'éprouvait aucune répugnance à se retrouver en face de cette jeune fille qu'il avait faite orpheline. Il lui semblait même, tant l'habitude était prise, dans son esprit, de séparer Lalandec de sa fille, que la vue de ce doux et pur visage, sur lequel ses yeux aimaient tant à se reposer, rendrait un peu de calme et d'apaisement à son âme troublée.

Sans être encore grave, l'état de Marguerite donnait toujours des inquiétudes. Un peu de calme avait d'abord succédé à la crise nerveuse dont elle avait été saisie en apprenant la disparition d'Edouard. Mais l'inquiétude ne tarda pas à la replonger dans son agitation première.

On eut beau lui cacher les craintes inspirées par les tristes découvertes du colonel, et par tout ce qui s'était passé depuis lors, lui donner même des explications et des espérances de nature à la tranquilliser, force avait été de lui dire qu'on ignorait toujours ce qu'était devenu Edouard, une fausse joie, suivie d'une déception nouvelle, pouvait lui porter un coup terrible.

Elle ne fut pas dupe de ces précautions. Son imagination ébranlée lui retraça les plus sinistres visions, un violent délire s'empara d'elle, et il prit bientôt de telles proportions, que le médecin, ne pouvant dompter les écarts de cette raison troublée, fut obligé de les suspendre en la plongeant dans le lourd et stupéfiant sommeil de l'opium.

La jeune fille céda enfin, sans résistance, à cette influence toute puissante, et elle y trouva l'oubli, mais non le repos. As-oupie plutôt qu'endormie, elle tressaillait parfois dououreusement sur sa couche, et de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine, comme si elle eût eu conscience des sinistres images qui traversaient encore son cerveau surexcité.

Ce fut dans cet état que la trouva le comte d'Erbray, et ne pouvant supporter la vue de sa souffrance, il se retira bientôt, déchiré de douleurs et de remords, et redescendit au grand salon du premier étage, où Mme de Trévencuc et le colonel d'Availles l'attendaient. Là, cédant enfin à leurs instances, il consentit, vers minuit, à se coucher tout habillé sur un canapé, et à y prendre quelques instants de repos.

Il y croyait rester une heure à peine. Mais la fatigue le plongea bientôt dans un sommeil de plomb qui l'y retint jusqu'au jour.

Lorsqu'à son réveil, à six heures du matin, la lumière du soleil frappa ses yeux, et qu'il apprit qu'aucune nouvelle n'était encore arrivée de Montbrun, il se leva fort inquiet et décidé à s'y rendre sur-le-champ.

Mais un domestique arriva enfin chargé d'un message fort sommaire.

Cottin, redoutant la colère de son maître, n'avait voulu se fier qu'à lui-même du soin de lui donner les détails de l'expédition manquée. Il lui faisait seulement dire qu'une rencontre avait eu lieu, où le baron d'Escoublac et un autre garde avaient été grièvement blessés; que, grâce au désordre pro-